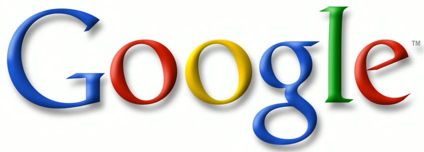
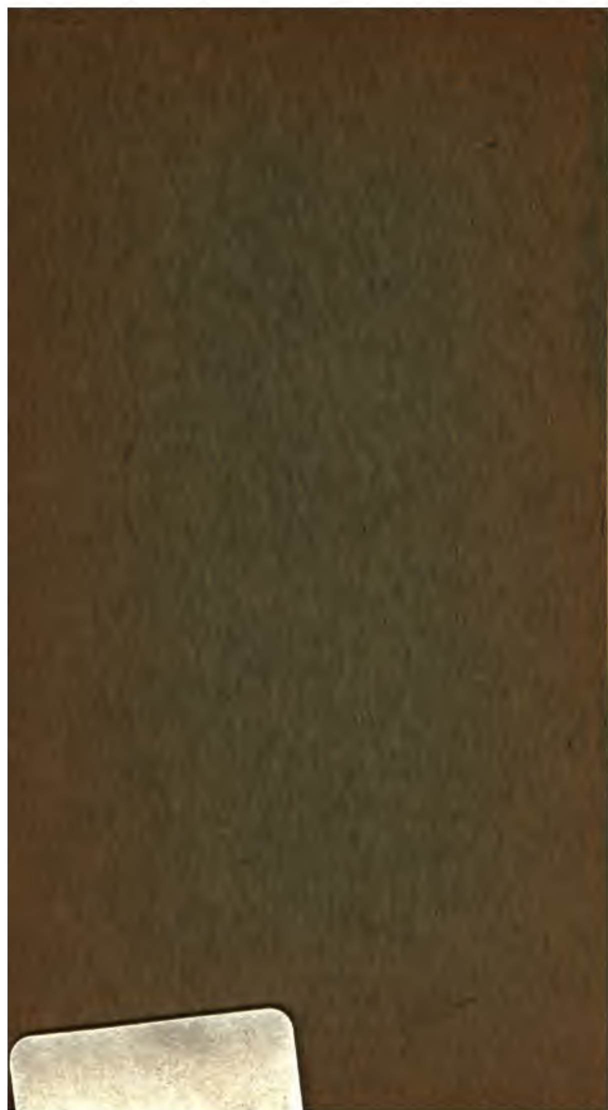




Au Poteau Frontière

PETITE COLLECTION " SCRIPTA BREVIA "

PAUL FLAMANT

Au Poteau frontière



PARIS
E. SANSOT et Cie, ÉDITEURS
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

1905

Au Poteau Frontière

PAUL FLAMANT

Au Poteau Frontière

AVEC UNE

PRÉFACE DE MAURICE BARRÈS



PARIS

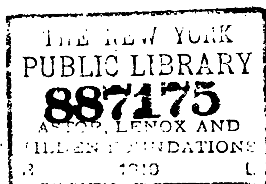
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT ET Cie

53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

—

1905


PUBLIC LIBRARY
887175
LENOX AND
DATIONS

Monsieur,

Je vous félicite d'avoir bien senti l'honneur et la poésie de la Lorraine.

Nul poète, je le regrette toujours, n'a relevé d'un vers immortel ma petite patrie. Avec cinq ou six mots heureux, le jeune homme de Mantoue a porté sur l'univers le frémissement du lac de Garde, égal aux flots de la mer. Des chansons populaires nous firent croire qu'à Triana, près de Séville, à la Giudecca de Venise, que n'ombrage pas même une treille, s'étendaient des jardins enchanteurs; mais on est simple, simple en Lorraine. On craint si fort de surfaire, de s'en faire accroire, qu'on apprécie mal ce qu'on possède.

Sans me lasser, pourtant, je me répète que Chopin naquit d'un

Lorrain et d'une Polonaise, Hugo d'un Lorrain et d'une Bretonne, Claude Gelée d'une longue suite lorraine. On nous croit l'âme glacée moqueuse. C'est qu'on nous juge sur la discrétion de notre cœur. Mais un écrivain, un peintre et un musicien, les plus chargés de poésie qu'il y ait en France, vivent de nos manières de sentir. Nos deux princesses malheureuses, Marie Stuart et Marie-Antoinette, passent en romanesque toutes les héroïnes, et ne cèdent elles-mêmes qu'à la sainte gloire de Jeanne. Ainsi notre orgueil se satisfait silencieusement à constater que notre eau souterraine alimente les plus fameuses nappes de la vie héroïque.

Monsieur,

Vous vous êtes trouvé, un dimanche de Pentecôte, auprès du village de Moulins, sur la route de Gravelotte ; vous avez vu mon ciel bleu de Lorraine et compris les sonneries de nos cloches captives... Je

ne sais rien de vous que ce mince cahier d'épreuves que me communique Sansot, mais pour cette après-midi passée sur la seule terre du monde qui m'importe, je souhaite, amicalement, que le public vous fasse son meilleur accueil et je vous recommande à mes amis.

MAURICE BARRÈS.

Février 1905.

AVANT-PROPOS

LE RHIN

I

A travers les vergers touffus de St-Margarethen, je m'en suis allé sur les grasses pâtures du Schüflingsberg et voici que là-bas, à l'ouest, l'ove allongée du lac miroite ; mes yeux se sont portés vers le Rhin qui, au pied de ce Schüflingsberg et en face du Voralberg autrichien, se jette dans le golfe d'argent où volent de blanches mouettes.

La voilà bien la cassure !

Si le Rhin est véritablement l'épée

de l'Allemagne, les voilà bien les tronçons du glaive !

Toutes les petites Allemagnes m'apparaissent au bord d'un fleuve aux rives dissociées sur lequel flottent des pavillons différents ; cet Appenzell, du haut duquel je cherche vainement à distinguer, dans un chaos de nationalités, la Pangermanie, tressaille fièrement aux clameurs du taureau d'Uri et arbore, avec un puéril orgueil, dans les branches de ses pommiers, la Croix séparatiste plusieurs fois séculaire ; en face, à l'autre versant du Rheinthal, l'aigle rouge du Tyrol et l'aigle noir d'Autriche éploient majestueusement leurs ailes héraldiques sur l'Ancien Empire, à côté de l'aiglon du Nouvel Empire, aux serres ensanglantées et au bec rageur.

Les flots verts du lac, que des rives étrangères se renvoient dédaigneusement de l'une à l'autre, chantent bien le *Wacht am Rhein* ; mais qui les écoute ?

Là-bas, vers la rive bavaroise, toute bleue comme celle d'un

royaume de légende, vogue le cygne blanc du roi Lohengrin... sur les côtes de Wurtemberg, les vieux châteaux qui se mirent dans l'eau répètent ces paroles du roi dont la tente bariolée est plantée dans l'immense schloss-garten de Stuttgart. « L'Allemagne est un grand peuple, mais non pas une nation, et ses différentes populations ont une histoire et des intérêts très distincts »... Au fond, vers l'ouest, la presqu'île badoise enfonce son éperon verdoyant dans le lac, comme un pesant navire qui aurait pour mâts des forêts entières de sapins, et, tout de suite, je me souviens de ce facétieux batelier. ancien soldat du Pape, qui, à légers coups de rames, me promenait dans la baie de Constance, en me disant : « Si vous étiez Prussien, je vous jetterais à l'eau ! »

Il me semble alors que ce n'est plus le *Wacht am Rhein* que les flots du lac clament dans la paix éblouissante de ce paysage de rêve, mais ces farouches paroles de Bismarck : « On ne fera point l'unité

allemande par des discours : il faudra du fer et du sang ! »

Par la pensée, au delà de Constance, j'enfonce le glaive du Rhin dans son étroit fourreau de collines bado-helvétiques, jusqu'au pied du vieux burg de Schaffhausen où le patriote Schiller entendit sonner les *angelus* de la réconciliation allemande et entrevit, jusqu'à la rivière Leitha, la plus grande Allemagne, — et, tout de suite, je revois là-bas la cloche muette de Schiller, dans la grange luthérienne où elle sommeille sous le capuchon gris que la poussière des siècles a déposé sur son bronze...

Quand la cloche de Schiller sonnera-t-elle l'*angelus* de cette aube grandiose entrevue par le poète ?

Le lac aux voiles paisibles semble peu s'en soucier.

Le spectacle de ce majestueux Appenzell, de cet imposant Voralberg, qui se laissent bercer poétiquement par les sonnailles alpestres de leurs troupeaux féconds, ne dit-il pas assez, d'ailleurs, le fatalisme tran-

quille de ce peuple ennemi des spéculations, des calculs plus ou moins abstraits et qui, groupé patriarcalement autour de ses différents drapeaux, se laisse aller au bonheur de vivre au bord du grand lac d'émeraude et ne se soucie ni de l'orage, ni de l'avalanche...

Oh ! mystère de l'âme allemande que j'entrevois ce même jour en feuilletant l'album de l'auberge du Meldegg, un rocher sublime qui domine le paradis terrestre du Rheinthal où, dans un océan d'arbres fruitiers, cent villages paisibles dorment au bord du Rhin...

« Ravis du spectacle grandiose que nous offre cette motte de terre sur laquelle habite une forte race, rafraîchis de la liqueur que nous pressons des bermoggen — nous chantons !

« Ces chants qui sortent d'une poitrine libre, exempte de soucis, s'élèvent haut dans les espaces infinis de l'air bleu, réveillant l'écho endormi des collines couvertes de bois qui nous entourent.

« Celui que Dieu veut combler de ses faveurs, reçoit dans son voyage la compagnie des sængers (bardes). » (*Traduit de l'allemand.*)

Et puis encore ceci :

« La vie est un champ de jouissances quand on sait y moissonner. »

II

L'Alsace apparaît, du haut de la Cathédrale de Strasbourg, comme un vaste jardin si touffu que le Rhin aux lacets majestueux y passe inaperçu.

A l'est, au fond de la plaine de Kehl, la Forêt-Noire ondule sur le ciel lourd de la Souabe ; à l'ouest, le ruban déchiré des Vosges laisse apercevoir une France toute bleue, sous un ciel plus léger.

Au milieu de ce champ-clos, la Cathédrale manchote érige sa flèche sanglante en granit des Vosges et protège de son ombre, longue et pointue comme une épée, l'ancienne cité française, mordorée, toute moussue

sous ses vieux toits de tuiles, la paisible cité des cigognes, qui se presse encore à ses pieds, enserrée dans le rude étau de la ville nouvelle sur laquelle l'aigle prussien des boulevards impériaux éploie orgueilleusement ses ailes d'or...

Dans le vent du Rhin qui la fouette âprement, j'ai lu, non sans émotion, sur cette Cathédrale, le dernier et peut-être le plus beau chapitre d'une Trilogie incomparable — Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Reims, Notre-Dame de Strasbourg : le cœur, l'âme et l'épée de la France.

Les générations disparues ont griffonné leur testament et laissé leur pensée sur la Cathédrale rose de là-bas ; sous la mousse et le lichen du grand album de pierre, où le passant d'autrefois traça des mots et inscrivit des dates, le pèlerin d'aujourd'hui épelle encore la Légende française et rêve à ce nom d'un burin plus récent que, sur la légende grise, en lettres de sang, une main frémissante a fait jaillir de la rouge pierre des Vosges : OBERLÉ.

Ainsi une certaine Alsace ne cesse donc de guetter, du haut de sa vieille Cathédrale, le jour de la délivrance et, lasse d'attendre, confie naïvement son espoir à la pierre qui l'entretient si pieusement du passé ?

Entre la rive de Kehl, bordée de peupliers et de saules, et la rive de Strasbourg où s'élève le tourne-bride du « Rheinlust », le fleuve presse ses flots rapides sous le pont gothique du chemin de fer badois et le pont monumental de Kehl qui sont les artères puissantes par lesquelles l'invasion allemanique, un instant contenue, achève de submerger, ayant repris sa marche, les riches plaines romanes du Rhin-Milieu — et, dans cette bourgeoise banlieue de Strasbourg, sur cette fameuse rive gauche où veillèrent autrefois les sentinelles vigilantes de la pensée latine, voiçi que les « Barbares » élèvent aujourd'hui la future capitale de la Prusse d'Occident ; le rêve se précise, de gigantesques usines, des palais, des villas surgissent des verts marécages, Neudorf peuple de ses

toits rouges le plantureux delta de l'Ill, la locomotive et le bateau à vapeur déversent en pleine campagne les matériaux de la cité de demain qui, à l'abri des fortifications de Strasbourg, dans ces merveilleux quartiers de la Kaiser-Wilhemstrasse, s'annonce déjà grandiose, impressionnante, guettant l'heure de la prescription prochaine, où elle pourra sans danger prolonger jusqu'au Rhin l'orgueilleuse voie triomphale et consommer ainsi l'union définitive des deux rives ennemies.

Ce jour-là, il n'y aura plus de Rhin !

En vidant un glass-bier sur la terrasse du « Rheinlust », je suivais mélancoliquement des yeux une compagnie d'infanterie allemande qui, regagnant la rive germaine, s'engageait à pas lents sur le pont de Kehl ; elle semblait mettre un temps infini pour atteindre l'autre bord...

Je m'avisai, au « Rheinlust », de la largeur du fleuve ; l'hôtelier me répondit : « Je ne sais pas ; on m'a

posé souvent cette question, il faudra que je m'en inquiète. »

Le Rhin n'existerait-il déjà plus pour les Badois ?

Cependant, les deux ponts du Rhin semblent s'accrocher timidement à la rive conquise ; le pont gothique n'est qu'un pont-levis que la féodale Allemagne relèvera à la première alerte ; quant à l'autre, il s'appuie farouchement, sur la rive droite, aux créneaux de la frontière badoise.

C'est que les souvenirs de l'Épopée française sont toujours debout sur la rive gauche — là, au bord même du fleuve, une borne militaire rappelle le glorieux souvenir de Desaix et de l'armée du Rhin ; un peu plus loin, au cœur même de Strasbourg, c'est Kléber, devant le piédestal duquel la garde prussienne parade chaque jour. « Soldats, on ne répond à de pareilles insolences que par des victoires ! Préparez-vous à combattre ! »

L'Histoire dit qu'Auguste, pour consacrer sa gloire, embellit Rome

par de nombreuses constructions, dans l'intention de laisser de marbre ce qu'il avait trouvé de briques ; tel a été le dessein du Kaiser allemand qui, lui aussi, s'est décerné l'apothéose ; il a voulu qu'une voie triomphale, peuplée de palais splendides, aux frontispices desquels figureraient, dans des attitudes graves et méditatives, les poètes épiques et les philosophes brumeux de la docte Allemagne, aboutît à son schloss d'Alsace ; Luther, Leibnitz, Kepler, Joh Sturm, Kant, Gauss, Joh Muller, etc., sont les cariatides de cette avenue austère où, à défaut de pacifiques péripatéticiens, l'armée impériale s'écoule comme un fleuve étincelant.

Au fond de la monumentale perspective, le schloss impérial apparaît un peu comme le château de la Belle au Bois dormant ; c'est un palais superbe et silencieux que garde une sentinelle mélancolique ; l'Empereur y reçoit rarement ses nouveaux sujets ; il se repose de ce soin sur des laquais qui, moyennant quelques

pfennigs, font aux étrangers les honneurs de son cabinet de travail, — là, sur une table massive, dort la plume du maître absent ; près du cartable, on a déposé un instantané kodak le représentant, avec ses moustaches en pointe et son casque, scrutant tranquillement l'horizon, sur un cheval cabré ; çà et là, des tableaux de guerre : Wissembourg, Freschwiller, Gravelotte, etc, etc., et puis, en bonne place, de superbes gravures représentant quelques grands capitaines français : parmi ceux-ci, Turenne, le sauveur de l'Alsace.

Ce cabinet reçoit, par une large baie vitrée, la pleine lumière du grandiose boulevard...

Somme toute, il semble que le décor impérial de Kaiser-Wilhemstrasse n'a pas été créé uniquement pour satisfaire l'amour-propre de l'Empereur et qu'on ait voulu surtout exciter l'orgueil de l'ancienne préfecture française en la sacrant capitale ; à vrai dire, jusqu'alors, on n'a réussi qu'à « épater » les indi-

gènes, — c'est le terme par lequel les Strasbourgeois manifestent leur actuel état d'âme.

Par exemple, au début, on les a beaucoup amusés. Lors de l'apparition du « Pêcheur du Rhin » devant le péristyle du Théâtre municipal, un vent de fronde secoua la ville d'un rire inextinguible ; Strasbourg accueillit par des quolibets cet affreux gnome qui lui montrait irrévérencieusement un derrière en forme de citrouille, le geste était grossier, il était digne des conquérants, la verve toute française des vaincus sut s'en venger avec esprit.

Aujourd'hui, les Strasbourgeois se laissent « épater », se laisseront-ils gagner demain ?

Accoudé à la fenêtre de ma chambre, je dis adieu à Strasbourg ; par-dessus la gare monumentale, j'aperçois les verts talus et les bastions de la double enceinte de fortifications qui tient captive la belle capitale de l'Alsace et, au delà, au fond des plaines ensoleillées, les crêtes des Vosges...

Dans un square voisin circulent des bonnes d'enfants, avec un essaim de bébés piailleurs ; les terrasses sont garnies, à la française, de consommateurs bruyants ; des voitures roulent, des fouets claquent joyeusement ; la ville s'empanache de longues fumées ; de grandes coiffes noires palpitent devant la façade de la gare, de belles filles d'Alsace passent souriantes sur le trottoir ; au tournant d'une rue voisine, un rire perlé fait tourner les têtes ; je remarque, attablé devant un moos, l'air satisfait, un vieillard aux cheveux blancs, coiffé de la toque alsacienne : « Fraulein ! Fraulein ! » crie-t-il d'une voix chantante et énergique ; on dirait l'ami Fritz. De temps à autre, des uniformes militaires viennent jeter leur note vive sur ce tableau riant ; des timbres de tramways sonnent clair ; voici que des chants retentissent... abrités sous un parasol chinois, trois marins de la flotte allemande débouchent sur le square, escortés de hussards rhénans en goguettes ; ils gesticulent et brandis-

sent leurs armes, sous l'œil indulgent de l'agent en casque à pointe qui se tient là-bas, près d'un kiosque à journaux — que chantent les soldats d'Allemagne ? quelque lied militaire sans doute, le lied der lieder que Strasbourg, depuis trente ans, entend jaillir sans cesse des gorges teutonnes.

En vain, dans tous ces bruits de la cité, dans ces rires, dans ces chants, je cherche à percevoir la plainte de l'Alsace ; je n'en saisis rien.

Strasbourg ! Est-ce là Strasbourg ?

Est-ce là cette robuste et farouche fille de l'Alsace, au regard de Bellone, que j'ai saluée à Bâle sur le piédestal du monument commémoratif du bombardement du 13 août 1870 ?

Est-ce là cette sainte Odile endeuillée, au doux et mélancolique visage, dont nous vénérons encore l'image sur les bords de la Seine ?

III

Je file à toute vapeur vers les Vosges, vers le col de Saverne — les cloches du dimanche chantent dans les houblonnières; la campagne est déserte et les villages roses sont en fête.

De jeunes Alsaciennes parées de leurs grands rubans noirs se pressent aux barrières des chemins ; il y en a aussi de très vieilles aux cheveux de chanvre sous de petites coques... Oh ! cette brise qui fait frissonner les coiffes alsaciennes comme de grandes ailes d'oiseaux ! ces senteurs soudaines des Vosges belles et sauvages avec leurs sombres sapinières, leurs pierres roses et leurs vieux châteaux en ruine.

Des officiers en grande tenue, qui regagnent les forts de la montagne, descendent presque à chaque station — à leur passage de beaux yeux se détournent, des sourires s'effacent sur des lèvres charmantes

et rieuses : je découvre enfin l'âme alsacienne dans le fier regard de ces jeunes filles, belles comme des statues, qui viennent, dans un adieu ému et presque timide, saluer au passage le train de France : train de pèlerins, train d'émigrés...

IV

Après Sarrebourg, c'est la Lorraine ; les gares ont de jolis noms français aux terminaisons en « ange ».

A Sarrebourg même, j'entends sur le quai ce curieux dialogue :

— Où allez-vous, ma bonne femme ?

— J'vas à Metz.

Voici la frontière...

Une ligne imprécise dans le crépuscule gris qui tombe sur les deux Avricourt, devenus des frères ennemis..

LES CHAMPS D'AGONIE

GRAVELOTTE
MARS-LA-TOUR — SAINT-PRIVAT

CHAPITRE PREMIER

Au pied de la colossale statue équestre de Guillaume Ier, qui s'élève dans un square charmant, à l'extrémité de cette large esplanade militaire où, par un douloureux retour des choses, l'attitude héroïque du bronze de Ney s'impose encore à la garnison de Metz et stimule son ardeur de domination, j'ai vu, dans

un matin splendide, pour la première fois, l'incomparable panorama de la Moselle fortifiée: c'est un paysage plein de grandeur et d'une adorable poésie, mais d'où se dégage pourtant l'apothéose de la gloire des armes et de la force brutale.

Entre les puissants contreforts de la luxuriante vallée, hérissés d'ouvrages et de fortifications formidables, la Moselle, où se mirent des villages aux toits roses, coule paisiblement à travers les enclos et les vergers touffus ; la ville-basse se baigne sur ses bords et prolonge, de l'autre côté des ponts, ses villas, ses parcs et ses châteaux où réside la haute société allemande.

La statue du kaiser, sur son énorme piédestal de marbre, le bras tendu vers la France, la pointe de son casque perdue dans le ciel bleu, écrase, domine de son geste tragique la cité enchaînée et la vallée qui s'épanouit dans sa ceinture de canons.

Un soldat, le fusil sous le bras,

erre d'un pas mélancolique sur le terre-plein, au milieu des boulingrins fleuris où il fait les cent pas entre la statue de Guillaume I[er] et celle du prince Frédéric-Charles ; il réserve une balle pour l'audacieux qui serait tenté de renouveler la suprême injure dont la statue du kaiser ne se lavera jamais.

En effet, quoique fièrement campé sur un magnifique cheval de bronze, le kaiser eut, un certain soir, tout comme un vulgaire piéton, les bottes maculées de cette chose dont on dit qu'elle porte bonheur quand on l'écrase....

Les vainqueurs ne pardonneront jamais cet outrage suprême. C'est pourquoi le soldat du kaiser, l'arme prête, monte une faction perpétuelle, dans le joli square de là-bas, d'où l'on a une si belle vue sur la Moselle ; œil pour œil, dent pour dent, sentinelle pour sentinelle.

Quand j'arrive sur le Parvis de la Cathédrale, les différents détachements de la garnison, qui viennent d'entendre la messe, sortent en

masse par le grand portail, récemment restauré.

Des commandements secs retentissent, des poitrines s'alignent, pirouettent : dans les rues silencieuses où les magasins sont fermés, par ordre, le dimanche, partout scintille la mer des casques à pointe d'or — tandis que sous le porche de la Cathédrale massive, mais pourtant légère comme une châsse, un saint aux mains jointes et aux moustaches en crocs, un voile aux plis lourds rabattu sur le front, contemple cette gloire rutilante de son regard sévère d'imperator.

I

Printemps 1904.

Sur la route de Gravelotte — quelle jolie banlieue que cette blanche chaussée de Longeville et de Moulins qui égrène, là-bas, ses belles villas, dans un paradis de verdure,

entre les rives de la Moselle et les hauteurs du Saint-Quentin.

C'est là que l'aristocratie messine vient s'isoler dans la paix des parcs profonds et des jolis châteaux entrevus derrière leurs grilles impénétrables fleuries de clématites.

C'est à peine si les chansons rauques qui s'échappent des guinguettes dans lesquelles, par ce beau dimanche de Pentecôte, les milliers d'hommes de la garnison de Metz se sont répandus, viennent troubler cette quiétude, où les frondaisons s'enveloppent de mystère et de silence.

Des irréductibles viennent y fuir, sans doute, l'obsession de la botte prussienne qui, depuis trente ans, ne cesse de marteler avec obstination le pavé de la ville-caserne, dont on se croirait bien loin, ici.

Sur les murs blancs de l'une de ces villas, je relève l'inscription suivante, en français, par laquelle quelque honnête bourgeois, retiré des affaires, entend relever sans doute le courage du chemineau qui passe, au

moyen de cette morale profonde, que chacun jugera digne de la Sagesse des nations :

« Les plus humbles, en donnant l'exemple du travail et de l'honnêteté, ont une influence durable sur le bien-être du pays. »

On ne peut, avec plus d'à-propos, imposer aux jaloux le respect de la propriété.

Sur une autre villa, je lis ces simples mots : « Mon plaisir », évoquant une bucolique toute bourgeoisement française, mais qui hurlent pourtant à côté de la plaque de la villa voisine, construite dans le goût allemand, et où je lis ce nom : *Frau Ratzel.*

L'antithèse de la conquête, sous les lilatiers en fleurs de la banlieue messine, apparaît, ici, formidable, grotesque, dans ces deux bourgeoisies mitoyennes et pourtant si différentes, si lointaines.

Derrière les volets clos de *Mon plaisir*, la vieille Lorraine épie le beau jardin et les superbes pots de fleurs de *Frau Ratzel*, l'intruse ;

elle guette, d'un regard inquiet, le cavalier bleu qui galope, là-bas, sous les platanes et ces soldats qui trinquent, le verre en main, sous la tonnelle de Frau Dorothea Zirkenbach.

Ces « Frau Dorothea » comme elle pullulent dans la riante banlieue de Metz ; comme elles sont jolies et pimpantes leurs tonnelles fleuries où les lourds buveurs de bière de la garnison viennent, en chantant, se griser du vin pétillant de la Moselle, vin si léger, si français qu'on le leur sert sous le nom de champagne.

Me voici à Moulins ; c'est un village où abonde le Wirtschaft ; là aussi, les bouchons sautent à l'ombre du drapeau allemand, qui flotte au seuil des cabarets von Andreas Goujon, von Lucien Boiteux, von Paul Garaud...

C'est dimanche, le Père-la-Victoire fait recette :

Vous qui passez là-bas,
Sous la tonnelle entrez boire.

Les lilas bleus et les pruniers en

fleurs, derrière les clôtures silencieuses des *Mon plaisir*, voudraient bien prendre part, eux aussi, à cette radieuse fête du printemps et de la gloire, mais il monte, par instants, de la Moselle voisine, des brises qui les secouent tristement et font pleuvoir leurs floraisons qui tombent comme des larmes sur les murs silencieux de leurs enclos boudeurs.

Que d'enfants, blonds et roses, dans ce village de Moulins ; il y a là près de 1.500 réservistes prussiens qui ont fait souche, ont accaparé les différents corps de métier et pris place aux foyers que leur ont abandonnés les émigrés de cette charmante contrée.

Au sortir du village de Moulins, la route de Gravelotte, ombragée d'arbres fruitiers en fleurs, gravit, par des lacets en pente douce, les contreforts de la vallée de la Moselle, dans un défilé verdoyant, où les toits rouges de Rozerieulles s'étagent au pied de formidables ouvrages militaires qui forment une ligne continue, sur les crêtes environnantes.

A l'aspect de ces bastions, qui font actuellement de la ville de Metz une place forte imprenable et l'isolent jalousement de la frontière française, pourtant si proche, dont elle a été arrachée, je veux oublier un instant la tristesse dont je suis envahi. Je me laisse gagner par le charme indicible qui me vient de ce beau village lorrain que j'aperçois sur les côtes voisines et dont le vieux clocher tinte si poétiquement.

C'est la Pentecôte, des harmonies confuses sourdent de tous les fonds de la vallée, de tous les coins de la montagne ; le ciel est d'un bleu intense ; sur les vignes, les vergers et les bois palpite la lumière de midi.

Un coucou m'appelle au tournant de la route ; des ruisseaux courent en cascade ; la chanson stridente des grillons s'élève au-dessus des vignes et dans les pierrailles des sentiers qui descendent vers Rozerieulles.

Et voici que, soudain, du haut de la côte, Metz m'apparaît dans le grandiose panorama du bassin de la Moselle et de la Sarre que frangent,

bien loin, de leur ligne violette, les montagnes du Hardt. C'est la Lorraine annexée qui vient de surgir tout entière à mes yeux émerveillés, dans l'échancrure de Rozerieulles et Jussy.

Sur la plaine immense, où la Moselle pose des éclairs d'acier, la cathédrale de Metz s'élève, là-bas, comme la hampe d'un drapeau, parmi les villages roses qui se serrent autour d'elle ; des bouffées de vent m'apportent de ces lointains de lumière et de verdure, des sonneries campagnardes que je ne distinguais point aussi parfaitement tout à l'heure : c'est la Lorraine qui parle et mélange sa voix au bourdon de Metz et je m'oublie là, pendant des minutes, l'âme attendrie, à rêver, en écoutant ces sonneries de fête qui résonnent, je ne sais pourquoi, à mes oreilles, comme un glas funèbre.

Du contrefort de la vallée de la Moselle, où je me suis arrêté, je domine les forts et les batteries qui m'entourent ; ma vue plonge, à une portée de fusil, sur les baraquements

militaires et les glacis d'un ouvrage qui commande la position de Gravelotte, à quelques kilomètres de la frontière. Ce fort ressemble à une énorme fourmilière.

Mon attention est attirée par une troupe immobile qui, sur deux lignes impeccables, se tient dans la lumière aveuglante du plateau.

Un commandement. Les soldats s'ébranlent au pas de parade. A la distance d'où je les observe, on dirait un peloton de lilliputiens; mais, avec la belle ordonnance dans laquelle ils s'avancent, ils en imposent quand même.

C'est la relève de la garde, il est midi — un sous-officier sort précipitamment d'une cantine, sur le bord de la route, à quelques mètres de moi.

Il me salue d'un geste automatique et m'adresse dans sa langue, en courant, quelques mots que je ne comprends pas ; il s'est attardé chez le cabaretier Anton Bloss et a laissé passer l'heure de la garde.

Dans un pli de terrain luisent les

pointes dorées des casques de la garde montante qui vient de mon côté, l'arme sur l'épaule...

Mais voici les premières croix funèbres du champ de bataille de Gravelotte...

II

Le voyageur s'avance avec respect dans les vallons de Gravelotte où, à l'ombre des croix blanches, qui donnent à ce champ de bataille l'aspect d'un vaste cimetière, dorment, côte à côte et fraternellement, des milliers de soldats français et allemands.

« Nous coucherons sur le champ de bataille... là, dans ces sillons » avait dit le maréchal Le Bœuf au général de Berckheim, le soir du 16 août 1870 ; il ne savait pas si bien dire. Tous les braves qui sont tombés là, dans cette journée sanglante, dorment d'un sommeil profond ; les uns sous d'humbles pruniers en fleurs et les autres sous des trophées couronnés de lauriers.

Il semble que la bataille ne soit pas terminée; cette terre est trop rouge, ces bois ont trop de frissons mystérieux.

Le tirailleur allemand du *Schlachtfelder* de Gravelotte, dans un élan enthousiaste, pousse toujours son cri de guerre du haut de son piédestal, et les aigles de bronze de la conquête qui, sur les socles funèbres, étendent leurs grandes ailes victorieuses, semblent toujours prêtes à reprendre leur vol farouche.

A quelques pas de la terre de France, sur ce sol de Lorraine où gisent les tronçons de notre glaive, le vainqueur a dressé là, pour l'initiation des jeunes générations, l'autel de la Patrie allemande.

Je les rencontre, par centaines, ces soldats, ces civils, tous réunis dans un même sentiment d'orgueil et de fierté, pressés autour des mausolées, épelant pieusement les noms qui y sont gravés ou inscrivant des pensées patriotiques, sur la pierre.

Là aussi je rencontre des buveurs de vin rose sous la tonnelle de Saint-

Hubert, où parmi des soldats à casquettes plates, je distingue la jolie coiffe noire d'une Lorraine.

Trois jeunes touristes descendent du village de Gravelotte en scandant un lied grave; les bois d'alentour répètent leur chanson mélancolique et hautaine qui me serre le cœur.

Des soldats en tunique bleu-ciel les suivent à quelque distance; ils passent en ordre, la carte du champ de bataille à la main; ils chantent, eux aussi, tendant vigoureusement le jarret dans la poussière du chemin... ils chantaient joyeusement et je n'ai jamais rien entendu d'aussi douloureux...

Une fête foraine bat son plein dans la grande rue du village de Gravelotte où se promènent par bandes des centaines de soldats de toutes armes; il y a là un tir à la carabine, des chevaux de bois et des balançoires — je relève, à côté d'une inscription en allemand, sur un écriteau, cette plaisante traduction française :

Il est défondu de se metre debout de cete manière dans les balonssoires.

Me voici devant l'auberge principale de Gravelotte ; à la bifurcation des routes de Doncourt et de Mars-la-Tour.

Le général Zurlinden, dans ses souvenirs de la Guerre, parle de cette auberge devant l'entrée de laquelle, le 15 août, se tinrent l'empereur et le maréchal Bazaine pour voir passer nos troupes:

« Ce fut un triste défilé du 15 août, dit le général. Je n'étais qu'à quelques pas d'eux et j'entendis l'empereur qui disait : « Alors, monsieur le maréchal, c'est bien une victoire? A voir le bariolage des troupes, il y avait de quoi en douter. Le prince impérial, en tenue militaire, parut aussi devant l'auberge, accompagné d'un officier. Ce fut la dernière fois que nous vîmes l'empereur, ajoute le général Zurlinden... »

C'est en pensant à ces choses que je m'asseois parmi les officiers allemands qui, devant l'entrée de cette même auberge, dînent, par petites tables, en s'abreuvant de champagne de meilleure marque.

4.

Dans le village, les orgues allemandes font rage ; beaucoup de soldats passent, la boutonnière fleurie, se rendant les uns vers la frontière, les autres à Rezonville ; un grand nombre sont guidés par des sous-officiers, qui ont des cartes déployées à la main.

Après avoir quitté la route de Doncourt, au hameau de la Malmaison, on remarque, au milieu des tumuli et des croix funèbres, un enclos noir qui semble désert et abandonné, tant les herbes sauvages et les ronces lui font une haie inextricable; des vols de corbeaux tournoient sans cesse en croassant sur ses mornes sapins. Il semble que cette terre, pourtant si riante, ait concentré dans ce coin sauvage toute l'horreur sinistre de la mort qu'elle recèle en son sein; c'est par ici, en effet, que le 18 août 1870 l'armée française consomma son agonie...

J'arrive à Vernéville, le dernier village annexé que l'on rencontre en se rendant de Gravelotte à Batilly.

Toute la population est réunie à

l'église et chante les Vêpres; les rues du village et les cabarets sont remplis de soldats allemands qui ont excursionné jusqu'à la frontière.

Je me propose d'entrer au cabaret et d'y vider un dernier verre de vin de la Moselle à la réalisation de nos plus chers désirs, en ce qui concerne cette malheureuse et vaillante Lorraine; mais, auparavant, je ne puis m'empêcher de pénétrer sous le porche de l'humble église de Verneville.

Le portail est large ouvert; on aperçoit, du dehors, l'autel doré et les cierges scintillants, et des lambeaux de cantiques s'échappent sur la campagne voisine...

Un superbe bedeau, qui porte des épaulettes d'or à la française, guide, sous la nef blanche de cette humble église de la frontière, deux charmantes jeunes filles que je reconnais bien, avec leurs bourses de velours à la main et leurs toilettes un peu crues, pour être de jeunes et accortes paysannes françaises.

Pourquoi faut-il qu'au cabaret d'en

face, je retrouve une bonne vieille Lorraine servant à boire aux soldats de Guillaume II ! Après trente ans, elle n'a pu encore se faire à leur langage et se réclame à tous les saints du Paradis pour répondre à leurs désirs.

La blonde compagne d'un magnifique sous-officier, qui a accroché au mur son sabre et sa casquette plate, prend en pitié la vieille Lorraine et lui dit : « Donnez-nous de la bière et des saucisses. »

Dans un coin, de vieux paysans lorrains, en blouse bleue, s'entretiennent de la guerre russo-japonaise...

Je demande à l'aubergiste à quelle distance je me trouve encore de la frontière française ; il m'accompagne jusqu'à la porte et me dit, simplement, à voix basse : « Ici, monsieur, vous êtes toujours en France. »

III

A la sortie de Verneville, je rencontre un douanier allemand qui, appuyé sur le canon de son fusil, cause débonnairement, au milieu de la chaussée, avec une vieille femme en tablier bleu.

Je passe...

A quelques cents mètres de là, derrière la côte, c'est la France.

A vingt mètres de la même route, à droite, dans les champs, une colonne funèbre ; en haut de cette colonne, une aigle de bronze, les serres et le rostre menaçants, et qui semble vouloir s'envoler chez nous : c'est, de ce côté de la frontière, le dernier défi du vainqueur.

Je suis encore en vue des dernières maisons de Verneville, que je rencontre les poteaux marquant la limite des deux États ; l'un avec les armes de l'Empire d'Allemagne, l'autre portant ce simple mot : FRONTIÈRE.

Ce dernier est accolé à une haie touffue qui marque, en dehors de la route, la limite extrême des deux Territoires : une auberge à l'enseigne de *La Frontière* se trouve en cet endroit.

Cette maison isolée a une histoire intéressante ; un ancien général français, que ses intérêts et ceux de sa famille avaient retenu à Verneville, malgré l'annexion, l'a fait bâtir au lendemain de la guerre, afin de procurer à son jeune fils, qui n'avait pas voulu devenir allemand, la consolation de pouvoir résider de temps à autre à cette extrême frontière, en face du clocher natal.

Les années ont passé ; le pavillon d'exil est devenu une auberge qui sert de but de promenade aux excursionnistes.

Lorsque je m'y arrête, des ouvriers allemands, qui sont ivres à ne plus tenir debout, mènent grand tapage à l'intérieur de cette auberge ; ils chantent des refrains tudesques et, par les fenêtres ouvertes, leurs voix rauques et avinées me parviennent

sur le banc rustique où je me suis assis — ils brisent les bouteilles et j'en entends un qui dit toujours *Gott verdamme mich !*

Dans la cour de l'auberge, une table a été dressée, à cheval sur la frontière, de sorte que les soldats allemands qui sont là peuvent s'asseoir à cette table sans fouler le sol de France : aucun d'eux ne songe d'ailleurs à franchir le pas qui leur est interdit.

L'aubergiste leur vend des cartes postales illustrées représentant l'auberge-frontière ; ces cartes vont s'éparpiller, ce soir, aux quatre coins de l'Allemagne avec les mots de souvenir, d'espoir, d'amour et d'orgueil que je leur vois griffonner le cœur débordant d'enthousiasme.

Je suis seul à leur table, du côté français ; ils se lèvent, saluent et s'en vont, sans tourner la tête, vers leur Patrie — comme intimidés par cette petite route qui tourne là-bas derrière le petit bois et à l'extrémité de laquelle c'est la FRANCE.

J'ai été frappé par cette sorte de

respect superstitieux que leur imposait la frontière ; je les ai vus descendre de Verneville par bandes joyeuses et, soudain, devenir graves et recueillis en face des deux poteaux au pied desquels ils s'arrêtaient militairement et silencieux.

Ils auraient pu cependant être tentés de pousser jusqu'au petit bois où l'ombre était si fraîche et où il y avait de si jolis muguets ; mais ce bois-là, c'était la FRANCE...

On sentait qu'une barrière invisible, mais infranchissable les en empêchait.

Je revois encore trois d'entre eux, des sous-officiers ; ils allaient gais, alertes, sur le chemin : ils vinrent jusqu'à la limite et, sans s'arrêter, firent volte-face, se faisant indiquer, très intéressés, très corrects, par l'un des ivrognes allemands qui gesticulaient aux fenêtres de l'auberge, le pourtour immédiat de la ligne fron tière que celui-ci leur indiquait avec force détails et sur un ton de brute satisfaite.

Je suivais des yeux la main lourde

de cet ivrogne qui esquissait, avec fatuité, sur la campagne d'alentour, le geste de la conquête. Cette ligne frontière, tout à l'heure invisible, je la voyais maintenant ; elle m'apparaissait comme la faulx fratricide qui coupait en deux les champs lorrains où frissonnaient déjà les grands seigles, au beau soleil de mai.

Cette auberge, où hurlaient des hommes saouls, c'était en FRANCE; cette petite route blanche, ce petit bois silencieux, qui l'abritait de son ombre douce, c'était en FRANCE ; ces champs en bandes horizontales qui venaient pousser leurs épis au bord de cette petite route, en face de ce petit bois, autour de cette auberge c'était en ALLEMAGNE ; ces autres champs en bandes verticales qui venaient marier leurs coquelicots, leurs bluets et leurs marguerites à ceux des champs d'Allemagne, comme pour en faire un même bouquet, c'était en FRANCE.

Voilà ce que disait l'ivrogne de l'auberge aux soldats de son pays;

mais ce qu'il y avait de certain, c'est que tout cela était en Lorraine.

Soudain, en haut de la côte de Verneville, parurent un jeune homme et une jeune femme, qui marchaient tendrement unis, côte à côte ; ils n'étaient certes pas de Lorraine, c'étaient des fils de la conquête, ceux de l'autre race...

Ils ne ressemblaient pas aux amoureux de la chanson française, qui vont

> Dans les sentiers remplis d'ivresse...

leur bonheur semblait fait de plus de rêve, de plus de mélancolie et pour un ciel moins léger ; je crus reconnaître en eux Charlotte et Werther, arrivant des coteaux de Wetzlar.

Ils s'arrêtèrent aussi à l'auberge-frontière ; en les voyant assis, muets et recueillis, à cette table fragile chargée de pots de bière qui les séparait si peu de mon pays ; en les voyant choquer doucement leurs verres en murmurant *Prosit!* je sentis que leur idylle charmante, sur

laquelle planait l'ombre de Gœthe, m'était cent fois plus cruelle, en face de cette terre martyre, bossuée de tombes et engraissée de cadavres, que ces sabres et ces casques à pointes et ces chants d'ivrognes qui emplissaient la maison du petit exilé de Verneville.

Je m'en vais sur la petite route blanche ; je tourne derrière le petit bois ; je passe devant la porte charretière d'une ferme isolée, un chien de garde aboie au fond de la cour ; la petite route blanche tourne encore, parmi les arbres en fleurs — tout cela c'est, depuis trente-quatre ans, le commencement de la FRANCE...

Ils me suivent ; ils viennent un peu intimidés, peut-être étonnés de se trouver hors de la protection de l'aigle noire de leur poteau frontière...

A gauche, sur le bord du chemin, encore une tombe ; il y a des inscriptions allemandes sur la pierre ; je les vois tous deux qui se penchent pieusement pour lire des noms sous des couronnes de laurier...

Un peu plus loin, le regard s'étend à perte de vue sur la Lorraine française...

IV

Comme elle est jolie cette maison d'école de Batilly, toute blanche parmi les enclos en fleurs ; j'y vois bien un tableau noir et une carte de France, mais ces objets ne sont là, sans doute, que pour décorer les murs !...

A quoi bon s'en servir?

Il suffit au maître d'ouvrir toutes grandes, devant ses élèves, les fenêtres de la classe, sur le poignant paysage de frontière qu'on y découvre.

Plus favorisés que les autres écoliers de France, en effet, en face de ces plateaux fertiles, où lève la moisson prochaine, devant cette Terre qui Parle, les petits Lorrains apprennent, sans livres, à devenir de bons Français. C'est ici, dans ces sillons

rougeâtres, que la charge française battit, pour la dernière fois, le soir de Saint-Privat...

Dans le crépuscule violet, où tout s'estompe, où tout se tait, je les vois, elle et lui, disparaître, derrière la côte, à petits pas; ils s'en retournent vers les aigles allemandes d'Amanvillers, tandis qu'au terme de ma route, les souliers poudreux, l'âme retrempée, je m'asseois sur le tertre fleuri où — en sentinelle avancée — la statue de Jeanne, la bonne Lorraine, se pose comme un gracieux et troublant symbole de la France immortelle.

CHAPITRE II

Août 1904.

Je les vois apparaître, au loin, dans la poussière de la grand'route ensoleillée, les chars à bancs de la Woèvre et du pays messin.

Il semble qu'une aube de fête se lève sur le vaste champ de bataille de Mars-la-Tour, où retentissent les clameurs joyeuses des Lorrains annexés saluant la France au poteau frontière.

Je m'arrête sur le chemin, le cœur serré... on se croirait au jour promis par la *justice immanente* et que nous attendons vainement depuis trente-quatre ans.

Le cauchemar de la patrie mutilée s'est évanoui : le Droit a pris sa revanche sur la Force.

Ce radieux soleil d'août, c'est enfin l'Austerlitz de la Paix définitive, universelle et sacrée, scellée par la dénonciation du rapt sanglant de la conquête.

La nation, ayant recouvré son intégrité, relève le faisceau de ses affinités et retrouve son âme toute.

Dans le champ qui lui est rendu, elle s'avance et, d'un geste large, ensemence les sillons où l'herbe de la liberté ne poussait plus sous les pas de l'oppresseur. . . . . .

. . . .

I

Soudain, deux cavaliers aux longs manteaux gris surgissent à quelques centaines de mètres de moi ; après avoir franchi le talus de la route, ils galopent dans les chaumes et s'enfoncent dans le bois de Mars-la-

Tour, en se baissant sur l'encolure de leurs chevaux, à cause des branches basses qui éraflent leurs casques à pointe d'or.

Je les suis du regard ; j'aperçois, pendant quelques instants encore, leurs manteaux clairs, dans le sous-bois... puis, plus rien, les branches sont retombées, le bois silencieux, impénétrable, s'est refermé sur les deux cavaliers allemands.

Leur apparition a été si soudaine, si brusque, si inattendue, que je pourrais me demander si je ne suis pas le jouet d'une hallucination ; ne sont-ce pas deux cavaliers fantômes de la lugubre chevauchée du 16 août 1870 ; les escadrons de la division Legrand, de la division Clerembaut et de la brigade de France, vont-ils sortir de terre et se ruer à nouveau sur la cavalerie prussienne ; les champs de Mars-la-Tour et de Rezonville vont-ils retentir encore une fois du fracas épouvantable de cette mêlée de 9.000 sabres !

A la lisière du bois, de longs hennissements se font entendre ; les

deux cavaliers réapparaissent, reviennent à travers les chaumes et sautent sur la route, près du poteau frontière, devant lequel défilent toujours les chars à bancs de la Woèvre et du pays messin, accomplissant l'exode patriotique du pèlerinage anniversaire de Mars-la-Tour.

II

La première chose qui frappe la vue des Lorrains annexés et suscite leur enthousiasme, en descendant la côte de Vionville, ce sont les pantalons rouges des soldats français, groupés en grand nombre au poteau frontière, sous les peupliers frissonnants de la route de Mars-la-Tour.

Ce sont des soldats des xx[e] et vi[e] corps, pour la plupart enfants du pays ; parmi ces Lorrains qui viennent à eux, les bras tendus, le chapeau levé, ils comptentdes parents, des amis, des frères, des fiancées peut-être... aussi quelles effusions de part et d'autre !

Une à une les voitures passent sous le regard impassible des gendarmes allemands ; il y a là, entassées dans ces chars à bancs, des familles entières.

A la vue des soldats français, les enfants trépignent dans les bras de leurs mères, les jeunes filles sourient et les vieux, ceux qui conduisent, aussitôt la frontière franchie, se lèvent sur leurs sièges et laissent échapper de leur poitrine gonflée ce cri vibrant, farouche, qui fait tomber leurs chaînes: «Vive la France!»

Les képis se lèvent, les bras se tendent : « Bonjour, les amis ! »

Les Lorrains arborent la cocarde tricolore, témoin touchant de leur foi inébranlable en la Patrie perdue ; ils invitent les soldats français à prendre place, dans les chars à bancs, entre leurs mères, leurs filles et leurs sœurs et, pour la trente-quatrième fois, avec non moins de force, avec non moins d'enthousiasme, on entend retentir, sous les hauts peupliers de la route de Mars-la-Tour, la *Marseillaise*, chantée à gorge

déployée par ces infatigables pèlerins du souvenir, qui ne se lasseront jamais de clamer, à la face du ciel bleu, ce lamento des captifs, la *Marseillaise*, ce beau chant de liberté où semble passer le souffle altier de Tyrtée et la plainte élégiaque de Simonide...

III

Dans la grande rue de Mars-la-Tour, pavoisée aux couleurs nationales, une foule énorme, où les annexés sont en grande majorité, circule, débordante d'enthousiasme ; les soldats sont légion, toutes les armes, presque sans exceptions, sont représentées.

Sous le soleil de feu, cette grande rue ressemble à une cuve bouillante où vingt mille personnes chantent, s'exaltent, s'étreignent : il se dégage de ces accordailles fantastiques quelque chose d'énorme, d'imprévu ; ce

petit village, aux tuiles roses, gronde comme une puissante cité; il est devenu, pour quelques heures, le creuset où viennent se retremper les énergies, s'affirmer les espoirs, devant les horizons évocateurs du vaste champ de bataille qui enveloppe Mars-la-Tour de sa morne ceinture de silence.

Depuis longtemps les canons se sont tus; la nature, puissante réparatrice, a paré des trésors de sa fécondité ces vallons et ces bois qui virent, de part et d'autre, il y a trente-quatre ans, des hécatombes de héros; à première vue, c'est à peine si le glaive du vainqueur, en partageant par simple droit de conquête cette terre si française dont il ne nous a abandonné qu'un lambeau, a laissé, là-bas, les marques de son tranchant. La fissure est imperceptible, le paysage d'autrefois est resté intact; seuls, les cavaliers aux longs manteaux gris qui galopent dans le bois-frontière et à travers les chaumes de Vionville, à une portée de fusil de Mars-la-Tour, expliquent

pourquoi ce village de France frémit aujourd'hui d'une telle fièvre.

Vainement l'œil cherche le fossé si profond, la muraille si haute à l'aide desquels on voudrait séparer les Lorrains de Mars-la-Tour de leurs frères de Vionville. Sur leurs grands chevaux de Mecklembourg, les gendarmes du wachtmeister Krausz, si gigantesques, si impressionnants qu'ils soient, n'ont point la prétention de remplir cet office ; malgré eux, le vent souffle librement à travers la plaine lorraine, et plus haut, bien plus haut que les pointes de leurs casques, les cloches lorraines se saluent de villages à villages, de l'angelus de l'aube, à l'angelus du soir.

IV

Dans la Grand'Rue de Mars-la-Tour, des sonneries alertes ont soudain retenti ; un remous formidable secoue la foule, on crie : « Les

p'tits chasseurs ! les voilà ! les voilà ! »

Aux mâles accents de la *Sidi Brahim,* ils arrivent d'un pas léger ; leurs clairons sonnent clair, on voit dans le soleil les pavillons s'élever d'un geste rapide et brusque et lancer des flammes.

Alors dans le village souffle comme un vent de folie ; les cœurs cessent de battre, les visages pâlissent, chacun se rue derrière les vitriers qui, d'un pas endiablé, marchent vers la frontière, au milieu des acclamations délirantes de vingt mille poitrines qui acclament la France.

Encore un carreau d'cassé,
V'là l'vitrier qui passe !
Encore un carreau d'cassé,
V'là l'vitrier passé !

Subitement, les chasseurs ont fait demi-tour ; ils fendent avec peine la vague énorme qui les pousse — là-bas — tandis que leurs clairons, de plus en plus pressés, sonnent, à perdre haleine, leurs notes épiques, apportant le salut de l'armée française aux pèlerins de Mars-la-Tour.

V

Midi. — La foule gronde toujours dans la Grand'Rue. Sous les abris élevés le long de la chaussée, sur l'aire des granges, sur les chars à bancs dételés, partout, où un peu d'ombre bleue se profile, des groupes sympathiques se sont formés. Les bouchons sautent, les verres s'entre-choquent et l'on collationne sur le pouce — zouaves, spahis, lignards, chasseurs, hussards jettent sur la masse sombre de cette foule la note gaie et claire de leurs uniformes ; c'est l'heure où, le verre en main, l'on parle de 1870, on fait cercle autour des vétérans, on conte des histoires ; je vois de petits enfants assis sur les genoux des soldats.

Chaque groupe, chaque table, chaque famille a un soldat français à la place d'honneur, entre la vieille maman et la jeune Lorraine aux jolis yeux. Sur la chaussée, c'est un flot sans cesse renouvelé, un brou-

haha de fête; il est midi et la foule gronde toujours dans la Grand'Rue.

VI

Les cloches de Mars-la-Tour sonnent maintenant à la volée; dans la petite église, tendue de deuil, les pèlerins du souvenir défilent, un à un, devant le catafalque, sur lequel ont été déposés des uniformes recueillis sur le champ de bataille.

La fanfare des chasseurs retentit tout à coup plus alerte, plus vibrante que jamais; elle précède le cortège officiel qui s'avance vers le porche de l'église, dans l'ombre fraîche des arbres de la petite place qui lui sert de vestibule.

Les chasseurs jouent *Sambre-et-Meuse;* l'émotion est à son comble, la foule se découvre et bat de son flux, sans cesse montant, la petite église dont la cloche tinte lugubrement tandis que, timbrée, angoissante, une voix s'élève et chante les

«Morts pour la Patrie», de Victor Hugo :

> **Ceux qui, pieusement, sont morts pour la [Patrie,**
> **Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne [et prie.**

VII

Je ne connais pas de tribune plus belle, plus généreusement inspiratrice pour un Français amoureux de son pays, pour un penseur, pour un poète, épris de beaux sentiments, que cette modeste estrade de Mars-la-Tour où, en plein vent, dans une sorte de forum épique, des prophètes toujours magnifiquement inspirés assument avec fierté la lourde tâche de saluer, au nom de la France, les milliers d'Alsaciens-Lorrains qui, chaque année, exacts au rendez-vous, viennent à l'ossuaire de Mars-la-Tour renouveler leur serment de fidélité envers la Mère-Patrie.

Certes, la France manquerait à son devoir le plus sacré, à sa mission, à

son caractère, si elle ne montait point sur cette estrade pour dénoncer le coup de force qui l'a atteinte dans ses racines les plus vives et pour tendre des bras maternels aux exilés qui viennent se réchauffer à son sourire, se bercer à la musique de son verbe et s'exalter à la flamme de sa pensée.

Le temps a beau passer, disait à cette tribune le député de Briey, d'une voix vibrante d'émotion, l'éloignement a beau se faire, on ne se lasse pas de revenir sur ce sol sacré. Il semble qu'une force secrète ramène, ici, chaque année, la foule pour perpétuer le renouvellement du drame. On veut revoir encore le ravin de Grizières, si calme aujourd'hui, où nos escadrons chargèrent avec une furie toute française. On veut gravir encore les coteaux de Gravelotte et de Saint-Privat. On veut revoir ces plateaux, où nos vaillantes divisions sont tombées, écrasées, attendant stoïquement l'ordre d'un chef chez qui n'existait pas même la pensée de vaincre.

Ensuite, on se groupe au pied du monument où se résume ce drame. Le calme, la noblesse de la statue qui représente la France nous émeuvent. Les vétérans qui se trouvaient là, il y a trente-quatre ans, et qui firent tout leur devoir, revoient rapidement leurs angoisses et se réjouissent d'être entourés de bons citoyens qui apportent aux morts leur tribut de souvenirs et d'hommages. Les soldats, les combattants de demain, ressentent un frisson et le sentiment de leur tâche leur fait prononcer le serment de rester de bons Français, prêts à servir leur pays en toutes circonstances.

Après ce moment de recueillement, nous relevons la tête ; derrière la Woèvre, nous voyons l'horizon où se porte notre pensée, vers ce beau pays de la Moselle qui nous paraît encore si doux et si accueillant. Nos regards vont vers Metz fortifiée, dont les vieux remparts tombent chaque jour sous le pic et la pioche. Tant de souvenirs chers à nos cœurs vont à cette terre, confidente de nos

déchirements, et nous avons envie de répéter les nobles paroles prononcées à la première réunion du Conseil général de Meurthe-et-Moselle, au lendemain de la guerre, par le président de cette assemblée : « Je veux rappeler aux annexés que si la force peut matériellement reculer les frontières, elle ne peut rien sur les sympathies et les affections. Leur souffrance, leur douleur sont les nôtres, et, en toutes circonstances, nous leur affirmerons notre attachement inébranlable. »

Oui, nous pensons aux annexés et nous sommes toujours avec eux. De l'autre côté de l'horizon, où se montrent nos forts, notre belle armée poursuit son labeur puissant. Toute la France nouvelle du xxe siècle nous apparaît avec son prestige nouveau. Elle a su, après la triste défaite, panser ses plaies : elle s'est étendue hors de ses frontières, malgré ses agitations intérieures, et elle a su se créer un magnifique empire colonial que les puissances étrangères nous envient. La dignité de son attitude, sa fran-

chise et sa loyauté lui ont reconquis l'estime et le respect des peuples...

Soyons tous unis pour leur imposer même ce respect, cette estime. Chassons de nos cœurs les dangereuses passions de partis, consentons-nous de bon gré les sacrifices que nous nous devons les uns aux autres !

Allons toujours plus haut et plus ferme dans les sentiments du Travail, du Devoir, de la Vertu et du Patriotisme !

La foule énorme qui entoure le monument accueille ces belles paroles par un immense cri de : Vive la France ! qui s'en va mourir de l'autre côté de la frontière prochaine.

La *Marseillaise* retentit.

Et les orateurs se succèdent, puisant au fond de leur cœur les mots qui réconfortent, qui consolent et qui font jaillir les larmes.

Je le répète, je ne sais pas de prêche plus émouvant, plus empoignant ; il semble que le souffle antique qui agitait majestueusement les peplums et les toges et inspirait les beaux gestes de l'histoire d'autrefois

pénètre et ces orateurs et ces citoyens en délire qui les écoutent ; noyé dans la foule qui roule ses flots enthousiastes, je me mets à penser, comme Alfred de Vigny, que décidément les Français actuels sont sceptiques et ironiques pour toutes choses, hors pour l'honneur.

VIII

Les clairons des chasseurs à pied rendent les honneurs aux drapeaux des anciens combattants assemblés devant la mairie de Mars-la-Tour ; les annexés saluent pour la dernière fois nos couleurs. Comme s'ils voulaient en garder le reflet au plus profond d'eux-mêmes, on les voit attacher longuement leurs regards sur ces drapeaux dans les plis frissonnants desquels semble s'être réfugiée l'âme héroïque de la valeureuse armée de Metz.

Spectacle saisissant.

En face des vétérans glorieuse-

ment mutilés — beaucoup d'entre eux ont une manche qui flotte — tout un peuple se tient, frémissant, et, par son ardeur, son énergie, sa vigueur morale témoigne combien ses vertus natives ont été fortement trempées par trente-quatre ans de lutte pour la défense de son foyer contre l'intrusion étrangère ; lutte aussi acharnée, aussi formidable, peut-être, que celle qui secoua la Lorraine au canon de Gravelotte, de Mars-la-Tour et de Saint-Privat.

Aussi, lorsque la Fanfare des chasseurs se met à jouer, devant la Mairie de Mars-la-Tour, ces hymnes populaires qui prirent leur envolée au lendemain de la défaite et secouèrent la France d'une fièvre d'espérance, avec quelle force, quel enthousiasme, les Lorrains acclament-ils les petits vitriers !

IX

Le wachtmeister Krausz, le casque en tête, superbement botté, appuyé

pesamment d'une main sur la garde de son sabre, son long manteau gris jeté cavalièrement sur les épaules, caresse martialement ses moustaches aux pointes menaçantes ; ce superbe reître guette, au pied du poteau frontière, le retour des annexés dont les premières voitures apparaissent au loin, sur la route... de l'exil.

A travers la campagne, les gendarmes français et allemands galopent en tous sens, sur la ligne frontière ; une infinie mélancolie tombe sur le paysage, avec la fin de cette magnifique journée d'août, et l'on entend les alouettes chanter insoucieamment dans les vallons solitaires où gronda la bataille.

L'heure est triste; une gaze violette s'étend sur les plateaux, vers Metz, et le ciel est rouge, au-dessus de Mars-la-Tour.

Une femme dit derrière moi: « A cet endroit de la frontière, un colonel de cuirassiers français, blessé affreusement, est resté là pendant cinq heures, au coin du bois de Mars-la-Tour, le soir de la bataille; il de-

mandait à boire ou qu'on l'achevât et les pauvres Lorrains qui passaient, ne pouvant le soulager, l'embrassaient en pleurant... »

X

Les chars à bancs lorrains se suivent en longue file sur la route de Mars-la-Tour ; tout le monde dans les voitures porte encore la cocarde française arborée le matin, avec tant de joie.

Mais voici le poteau où l'aigle allemande éploie ses ailes et crispe ses serres dominatrices...

Qu'importe, les cocardes restent aux boutonnières et franchissent orgueilleusement la frontière.

Il faut que le wachtmeister Krausz se fâche, que les douaniers, aux larges casquettes plates, courent derrière toutes ces voitures en brandissant leurs carabines, pour que, les larmes aux yeux, les braves Lorrains arrachent de leurs poitrines les couleurs françaises.

Cependant, tout à l'heure, en haut de la côte de Vionville, avant que la France s'évanouisse au tournant de la route, ils se lèveront sur leurs chars et agiteront, vers nous, en silence, des rubans tricolores et les gendarmes feindront de leur donner la chasse en poussant des cris rauques, jusqu'à ce qu'ils aient disparu derrière la côte... soumis et silencieux. Quelques-uns se sont arrêtés, avant de franchir la frontière, et, à quelques pas des gendarmes allemands, choquent une dernière fois leurs verres avec les soldats français et les amis qu'ils laissent de ce côté-ci.

Mais le soleil baisse à l'horizon : il faut partir et dépasser le poteau.

Une mère élève son enfant dans ses bras, un beau petit garçon de cinq ans qui nous crie : « Au revoir ! Au revoir ! » et envoie avec ses petites mains des baisers à la France.

Le wachtmeister Krausz s'impatiente et fait accélérer l'allure de la caravane.

Néanmoins les scènes attendris-

santes se multiplient ; les Lorrains tiennent à affirmer une dernière fois, devant les gendarmes de la conquête, qu'on ne violente pas impunément l'âme d'un peuple sans susciter chez elle les plus nobles élans.

Dans un break messin, une charmante jeune fille, en franchissant le poteau frontière, dit : « Adieu, France ! » avec tant de grâce et de mélancolie que l'émotion est à son comble de part et d'autre.

Un jeune sergent d'infanterie de marine, la poitrine couverte de médailles, descend d'un char à bancs, les lèvres serrées, avec des larmes dans les yeux ; il vient de quitter sans doute des parents ou des amis qu'il ne reverra plus jamais et, tandis que de l'autre côté du poteau on lui fait encore des signes, il s'en va vers la France, tournant le dos à la frontière, d'un air têtu et farouche.

Ce défilé tragique dure de longues heures...

XI

Le panorama grandiose des champs de batailles lorrains m'apparaît, du clocher de Mars-la-Tour, dans toute son étendue, et je puis suivre des yeux, sur l'immense damier où elle joua sa fortune, le calvaire douloureux que parcourut l'armée de Metz dans les journées des 16 et 18 août 1870.

A l'horizon, vers l'est, de l'autre côté des bois de la frontière, je distingue les chaumes roux du plateau de Gravelotte ; mes regards se portent ensuite plus à gauche, vers les champs de Saint-Privat qui s'étendent jusqu'aux crêtes bleues de la forêt de Moyeuvre, où les longues fumées des usines de Jœuf et d'Homécourt déploient maintenant, à l'extrémité du cimetière de la garde prussienne, l'apothéose du travail et de la paix.

De Saint-Privat à Gorze, mon regard embrasse l'immense ligne d'ho-



rizon, le cercle de fer dans lequel s'est débattue l'armée de Bazaine, tandis que derrière moi le soleil couchant descend lentement sur les côtes de Meuse qu'il incendie.

Un vieux du pays me dit : « Voyez-vous là-bas, en face de nous, de l'autre côté des bois, cette mince bande de terre où un arbre isolé se détache sur l'horizon ; le 16 août 1870, c'était une luzernière, d'environ deux hectares, où j'ai rencontré, cinq heures après la bataille, sur l'emplacement d'une batterie d'artillerie, les cadavres de 350 cuirassiers blancs et de 50 artilleurs français..... Tenez, là-bas, tout là-bas, du côté de Saint-Marcel, 75 officiers allemands ont été enterrés dans le même trou ; ils reposent sous les branches d'une seule croix.

C'est un pointeur de l'artillerie du corps Ladmirault qui a fait ce beau coup ; un peu plus tard, si le général l'avait voulu, ce même pointeur aurait couché en terre Bismarck et le prince Frédéric-Charles, qu'il tenait à la gueule de son canon.

Un fier général, allez, que Ladmirault ; si Bazaine l'avait laissé libre, il les aurait culbutés, tous, tous... »

Et le vieux Lorrain, avec de grands gestes, fait surgir à l'horizon les escadrons épars, pousse les corps d'armées les uns contre les autres, les culbute dans les ravins ; il parle, le canon gronde, les blessés hurlent, la charge bat, les mitrailleuses font rage, la bataille se dessine à mes yeux... dans son horrible beauté.

XII

Le soleil a disparu tout à coup derrière les côtes de Meuse.

Le village de Mars-la-Tour, dont les rues sont maintenant désertes, est retombé dans le silence et le recueillement ; au pied du clocher, le jardin du presbytère avec ses allées de buis et ses tonnelles fleuries m'apparaît comme un coin du Paradis et le vieux Lorrain parle toujours...

CHAPITRE III

Automne 1904.

Un brouillard épais enveloppe le champ de bataille de Mars-la-Tour ; les carillons des clochers de la Woèvre, qui s'entrecroisent au loin, et la plainte lugubre des corbeaux, rassemblés sur les arbres de la route de Vionville, rompent seuls la torpeur qui étreint la plaine engourdie en ce pâle matin d'automne.

Le pèlerin du souvenir s'approche et les oiseaux noirs s'envolent autour de lui, avec de grands claquements d'ailes, puis s'évanouissent dans la brume ; mais il entend encore leurs

cris rauques, qui se mêlent à ceux d'autres corbeaux invisibles pleurant dans la brume, et une grande tristesse lui vient de toutes ces bêtes sinistres clamant à travers l'immense champ de bataille, voilé du gris linceul qui le dérobe à sa vue et pèse sur ses épaules...

I

La carte à la main, je me suis engagé dans un petit chemin de terre qui rejoint la voie romaine à la corne ouest du bois-frontière de Mars-la-Tour ; le disque blafard du soleil perce, avec peine, le brouillard, mais l'astre monte peu à peu sur l'horizon et déchirera bientôt les nuées ; — dans une heure, j'aurai atteint le plateau de Saint-Marcel d'où j'assisterai à cette féerie de lumière.

Des masses confuses profilent devant moi leurs silhouettes bizar-

res. On dirait les longues lignes des armées fantômes qui hantent ces champs déserts ; le mirage se précise — la forêt d'automne érige ses lances, elle frémit et les arbres isolés sur les crêtes brumeuses ont l'air d'avant-gardes mystérieuses...

Me voici dans les premières foulées de feuilles mortes du bois-frontière ; je m'arrête, j'écoute... à travers la solitude, la chanson des clochers lorrains m'arrive, étrangement berceuse, impressionnante : c'est la vieille chanson des clochers de France qui vient bercer cette terre mutilée, c'est la voix des ancêtres qui ne veut point s'éteindre et, par dessus le poteau étranger qui les sépare, retentit de villages à villages, leur parlant des choses d'autrefois...

Étendu sur sa peau de chèvre, l'arme à portée de la main, un douanier français est là, dissimulé dans le fourré ; sentinelle vigilante, à la lisière de ce bois solitaire, perdu dans le brouillard, il guette la frontière morne.

Il se dresse soudain devant le passant...

Il m'apparaît, dans sa capote bleue, petit, trapu, solide, l'air crâne et déterminé.

Nous échangeons quelques paroles..

Je lui dis que je voudrais me rendre à Saint-Marcel par le chemin le plus court ; le douanier s'offre de me guider à travers bois et de m'indiquer un sentier qui accède au plateau.

J'accepte.

Nous nous engageons tous deux dans les taillis et, chemin faisant, nous devisons.

Je me trouve en présence d'une âme simple et droite, sans révolte ; le sentiment inné du devoir et de l'abnégation a façonné ces humbles serviteurs du pays, aux dures consignes, aux mornes et pénibles factions — d'ailleurs, cette vie d'avant-postes qui trempe leur caractère ; cette rude existence de gardes-frontières, qu'ils mènent là, sans trève, couchant sur des peaux de bêtes, à la

belle étoile, le fusil entre les bras, au pied du poteau sacré, à la merci de l'inconnu, des aventures et des alarmes, n'est point pour déplaire à ces hommes aguerris.

« Fichu brouillard ce matin, me dit-il ; si vous voulez me suivre, voici le sentier qui conduit à la voie romaine. A la sortie du bois, vous trouverez, à votre gauche, le chemin de Bruville et, à votre droite, celui de Saint-Marcel.

« Mais comme on n'y voit point à deux pas, je vous engage à suivre les saules qui prolongent la lisière. Mon collègue est par là, il vous fera un pas de conduite jusqu'à la route de Saint-Marcel que vous trouveriez à la rigueur, en marchant droit devant vous.

« Le soleil monte ; ce serait bien le diable si, tout à l'heure, il ne se débarbouillait un brin ! Vous auriez alors un beau coup d'œil sur le plateau. »

Le taillis se faisait plus clair ; nous traversions une coupe et sur le sol, quelque peu détrempé, on remar-

quait les traces récentes du passage d'un sanglier.

Le douanier ajouta :

« Voyez-vous ce fourré, là-bas, à l'extrémité de la coupe, c'est la bauge d'un solitaire ; je fais bon ménage avec lui, il y a déjà quelque temps qu'il a élu domicile par ici — tout à l'heure, il est même venu rôder de mon côté, sans défiance, car à vrai dire, nous ne nous préoccupons pas trop l'un de l'autre et tenons à vivre surtout en excellents termes. »

Et il se mit à rire.

Nous arrivions à l'orée des bois et nous nous quittâmes.

J'aperçus les saules qu'il m'avait indiqués ; leurs grosses têtes penchées s'estompaient dans la brume. Je me dirigeai de ce côté et descendis, pensif, vers un petit ruisseau qui va se jeter dans le ravin de Grizières, de lugubre mémoire ; j'abordai ensuite le plateau et j'entendis distinctement des roulements de voitures... la route de Saint-Marcel était proche.

Soudain, le rideau gigantesque du brouillard commença à se déchirer ; une vaste traînée de lumière perça la nue opaque... le Champ de Bataille m'apparut.

Une profonde émotion me gagna.

Les bois de la frontière enveloppaient le plateau d'une ceinture d'or, dans un vaste demi-cercle où pointaient les clochers de Saint-Marcel et de Rezonville.

Sur les pentes d'Urcourt, que couronnent les grands arbres de la route de Doncourt, on voyait un berger solitaire, au milieu de ses moutons.

Mille détails se fixèrent.

Des vapeurs bleues, légères et diaphanes, flottaient çà et là sur les collines, comme des écharpes ; un joli ciel d'automne, bleu-pigeon, s'étendait vers Metz ; de l'autre côté du bois Pierrot, les toits de Rezonville se profilaient en miniature sur ce ciel d'aquarelle et l'on remarquait les cyprès d'un monument funèbre au bord de la route de Gravelotte qui barre l'horizon de ce côté-là ; la grande rue de Saint-Marcel s'éta-

geait sur la côte prochaine, un troupeau de bêtes à cornes la descendait lentement; une lumière crue empruntait aux façades blanches des maisons, aux toits roses du village, à l'azur limpide du ciel, un éclat éblouissant, tandis qu'une gaine de plomb pesait toujours, du côté de la France, sur Mars-la-Tour.

Le brouillard, en énormes volutes, roulait encore, par là, en effet, sur les bois dont je sortais et, vers le ravin des Grizières et le plateau d'Yron, paraissait tendre obstinément un voile de crêpe impénétrable...

A voir ainsi, sous ce joli ciel clair, ces fumées opaques traîner au ras du champ de bataille, il semblait que le panache formidable et sinistre de la canonnade du 16 août 1870 ne s'était point encore dissipé. M'arrêtant un instant sur le chemin, je pensai pieusement à toute cette gigantesque cavalerie du Désastre qui « sous ses sabots innombrables fit jaillir de cette terre un brouillard aussi épais, voile de poussière et de fumée, dans lequel

elle galopa sans rien voir, y tourbillonnant dans un corps à corps frénétique, dans un tumulte inouï, pour sauver l'honneur de la France ». Le *Todtenritt, la chevauchée de la Mort...*

Et je crus entendre le heurt terrible... puis ce cri sublime :

Chargez !!!...

Dans Saint-Marcel, je rencontrai un vieux soldat, avec la barbiche à l'impériale, qui descendait la grande rue du village, suivi du troupeau communal que, tel un autre Tityre, il menait à la pâture ; de temps à autre, le vétéran portait un clairon à ses lèvres et faisait résonner les bois frontières des refrains alertes de nos régiments :

As-tu vu la casquette,
la casquette...

Je m'attendris devant cette pastorale guerrière et ces vers de Virgile chantèrent en mon cœur :

Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.

Ce pâtre ne rendait-il pas grâce

au destin qui voulait bien que son troupeau continuât d'errer en ces lieux ramenés au calme de la paix, le destin qui lui permettait de bercer, au son du clairon français, le sommeil éternel des héros qui reposent en ce coin épargné de la terre lorraine ?

Au sortir de Saint-Marcel, je me dirige vers la croisée de Villers-aux-Bois d'où l'on distingue les grands toits de cette ferme-frontière, perdue dans les cimes rousses du bois Leprince ; puis, un peu las, à quelques mètres du poteau allemand, je m'assieds sur le talus, couvert d'un épais tapis de feuilles mortes, au bord de la petite route, poétique, comme une allée de parc, qui aboutit à ce point extrême du territoire et, avant d'aller plus loin, je me prends à aspirer à pleins poumons les dernières bouffées de l'air si doux de notre belle France...

II

A cent mètres du poteau frontière, à la lisière des bois, en territoire allemand, tout près de la route de la Malmaison, pointent les toits de la ferme de Bagneux, sorte de gentilhommière campagnarde, dont les murs tombent en ruine, que garde un molosse aux crocs menaçants ; je me suis hasardé dans la cour de la ferme et je frappe à la porte du logis pour m'enquérir d'une frugale collation.

C'est dimanche, tout repose et l'huis est clos ; on s'est barricadé contre les importuns — mais le chien de garde, qui fait son devoir, aboie aux trousses de l'étranger et donne l'alarme avec insistance ; une voix à l'intérieur demande, hésitante : « Qui va là ? »

Le pèlerin du souvenir répond ; on se décide à lui ouvrir.

De braves paysans lorrains, ras-

semblés en famille devant l'âtre où se consume la première bûche d'automne, me reçoivent très cordialement et, entamant la miche, m'offrent le pain de l'amitié.

Oh ! la halte mélancolique que je fis en cette ferme lorraine d'où l'on apercevait, par la fenêtre, encore un peu de la France...

Comme je quittais Bagneux, je croisai dans la cour un jeune domestique allemand ; je le vis qui se rendait, indifférent, d'un pas pesant, aux champs de la frontière, et je contemplai longuement ce conquérant en culotte de velours, laboureur pacifique qui, là-bas, au pied du poteau sinistre, creuse chaque jour plus profondément, avec son coutre, l'entaille dont nos cœurs saignent...

III

Me voici à nouveau sur le plateau de Gravelotte, en vue des ouvrages

avancés de Metz, sur cette petite route de la Malmaison à Verneville, que j'avais parcourue au printemps dernier, au milieu des bandes joyeuses des soldats allemands de la garnison de Metz, accomplissant leur pèlerinage traditionnel aux champs de bataille ; par cette douce après-midi d'automne, comme il me semble aujourd'hui désert et mélancolique ce chemin de la frontière...

Il est vrai que, là-bas, à Metz, gronpées au pied de la statue du vieux Guillaume, les recrues suivent des yeux le geste pesant du Kaiser qui leur indique, par-dessus les hautes collines de la Moselle, la direction de ces Champs d'Agonie où elles se répandront vers l'avril prochain, le casque à pointe d'or sur la tête, pour y saluer leurs aigles victorieuses.

IV

Tout au fond de l'immense plateau, qu'incendie un flamboyant

crépuscule d'automne, le tableau tragique de la plaine de Saint-Privat m'apparaît ; le tombeau de la garde prussienne s'y imprègne déjà d'ombre et de mystère, et, à l'autre extrémité du village, un dernier rayon de soleil vient frapper en face le génie des conquêtes qui se dresse sur un tumulus funèbre, superbe, les ailes éployées, comme au seuil du Valhalla.

Au milieu de la lande sauvage, couverte d'ajoncs, où sont couchés en tas « les Braves Gens », le poteau frontière, incliné par le grand vent du plateau, est simplement fiché en terre, telle une lance qu'on aurait plantée là, dans un geste d'ultime défi.

Impression brutale et grandiose la fois ; à la faveur de la nuit qui tombe peu à peu au ras du plateau immense, j'évoque « les bousculades sans nom par les routes obscures ».

L'*angelus* tinte tristement aux clochers de Saint-Ail et de Sainte-Marie...

Et dans ce cadre terriblement

évocateur du Désastre qui se dresse, là, farouche et poignant, au seuil même de la France mutilée, je pense à la page lugubre des frères Margueritte : « ... une rumeur lointaine bourdonnait ; on croyait distinguer les notes sublimes... la charge volant au-dessus des clairons et des tambours... la *Marseillaise*... et cette voix d'outre-tombe qui disait :

« Il y a une heure que nous sonnons ainsi pour faire croire que les renforts viennent... Bazaine veut donc que nous crevions là ! »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Mayenne, Imp. Ch. Colin.

